

# Bulletin Communiste

ORGANE DU COMITÉ DE LA TROISIÈME INTERNATIONALE

123, rue Montmartre, Paris Hebdomadaire Le Numéro : 50 centimes

## SOMMAIRE

La 3<sup>e</sup> Internationale et sa place dans l'histoire (N. Lénine). — L'arrestation de Monatte. — Lénine ou Wilson (Maxime Gorki). — Hier et aujourd'hui (Maxime Gorki). — La Socialisation (Anton Pannekoek).

Héros et martyrs du Communisme, Léon Tychko (G. Zinoviev). — Aux camarades italiens (Angelica Balabanov). — Nouvelle offensive contre les Soviets. — La Bulgarie et l'impérialisme. — Correspondance internationale : Espagne. — Documents divers.

## La 3<sup>e</sup> Internationale et sa place dans l'Histoire

*Nous publions, avec un an de retard, ce magistral commentaire de la fondation de la 3<sup>e</sup> Internationale par N. Lénine. Mais sa valeur critique et dialectique n'en est pas diminuée, et nos lecteurs nous sauront gré de reproduire aujourd'hui l'article du prestigieux théoricien du Communisme révolutionnaire.*

Les internationalistes des pays de l'Entente bloquent la Russie, tendant à isoler la République des Soviets du monde capitaliste comme un foyer de contagion. Ceux qui se flattent du démocratisme de leurs institutions sont à ce point aveuglés par leur haine envers la République des Soviets qu'ils ne remarquent pas qu'ils se rendent eux-mêmes ridicules. Songez seulement que les pays les plus cultivés, les plus civilisés, les plus démocratiques, armés jusqu'aux dents, dominant au point de vue militaire, indiscutablement, la terre entière craignent comme le feu une contagion idéologique, venant d'un pays ruiné, affamé, arriéré et même à demi-sauvage selon leurs propres affirmations. Cette seule contradiction ouvre les yeux aux masses de tous les pays, et nous aide à démasquer l'hypocrisie des impérialistes Clemenceau, Lloyd George, Wilson et de leurs gouvernements.

Mais ce n'est pas cette haine aveugle des capitalistes envers les Soviets, ce sont encore leurs basses querelles entre eux qui nous aident en les incitant à se gêner les uns les autres. Ils ont conclu entre eux un véritable pacte tacite craignant plus que tout la diffusion d'informations exactes sur la République des Soviets en général et en particulier ses documents officiels. Pourtant l'organe de la bourgeoisie française *Le Temps* a publié des informations sur la fondation, en mars de la III<sup>e</sup> Internationale Communiste.

Nous, en remercions très respectueusement le plus important organe de la bourgeoisie française,

le moniteur du chauvinisme et de l'impérialisme français. Nous sommes tout prêts à envoyer au *Temps* une adresse solennelle lui manifestant notre gratitude pour l'aide si réussie et si habile qu'il nous apporte.

Par la façon dont le *Temps* a composé ses informations en se basant sur votre radio, l'on voit clairement les motifs qui ont inspiré cet organe des coffres-forts. Il voulait donner un coup d'épingle à Wilson, une petite piqûre : « Regardez donc quels sont ceux avec qui vous voulez discuter ». Les gens qui écrivent selon les commandes du coffre-fort ne s'aperçoivent pas que leur manière d'effrayer Wilson au moyen du bolchevisme devient aux yeux des masses de travailleurs une réclame pour les bolcheviks. Encore une fois nous remercions très respectueusement l'organe des millionnaires français.

La fondation de la III<sup>e</sup> Internationale s'est accomplie dans de telles circonstances que nulle prohibition, nulle mesquine et hypocrite embûche des impérialistes de l'Entente et des laquais du capitalisme, tels que Scheidemann en Allemagne et Renner en Autriche ne sauraient empêcher les nouvelles relatives à cette Internationale et à ceux qui sympathisent avec elle de se répandre dans la classe ouvrière du monde entier.

Ces circonstances sont créées par la révolution prolétarienne partout croissante, non de jour en jour, mais d'heure en heure. Ces circonstances sont créées par le mouvement des Soviets parmi les masses laborieuses, mouvement qui atteint déjà une telle force qu'il est devenu véritablement international.

La I<sup>re</sup> Internationale (1864-1872) a posé le fondement de l'organisation universelle des travailleurs pour la préparation de leurs attaques révolutionnaires contre le capital.

La II<sup>e</sup> Internationale (1872-1914) a été l'orga-

nisation des prolétaires de tous les pays se développant en largeur, ce qui ne fut pas sans entraîner un abaissement momentané du niveau révolutionnaire, un accroissement momentané de l'opportunisme qui devait amener à la fin des fins la faillite honteuse de l'Internationale.

La III<sup>e</sup> Internationale se créa en fait en 1919 à Moscou, quand le processus de longues années de lutte contre l'opportunisme et le social-chauvinisme, surtout pendant la guerre, aboutit dans une série de pays, à l'organisation de partis communistes. Formellement, la III<sup>e</sup> Internationale a été fondée lors de son premier Congrès, en mars 1919, à Moscou. Le trait caractéristique de la III<sup>e</sup> Internationale, la mission qu'elle doit accomplir, est d'introduire dans la vie les principes du marxisme, de réaliser les idéals séculaires du socialisme et du mouvement ouvrier — ce trait caractéristique de la III<sup>e</sup> Internationale s'est nettement fait remarquer en ce que la nouvelle troisième « Association Internationale des Travailleurs » commence à coïncider dès maintenant dans une certaine mesure avec l'union des Républiques socialistes des Soviets. (1)

La I<sup>re</sup> Internationale a posé le fondement de la lutte prolétarienne internationale pour le socialisme.

La II<sup>e</sup> Internationale a marqué la période de préparation du terrain pour une large diffusion du mouvement dans de nombreux pays.

La III<sup>e</sup> Internationale a recueilli les fruits des labeurs de la II<sup>e</sup>, a retranché ses mauvais éléments de bourgeois, de petite bourgeoisie opportuniste et social-chauviniste et a commencé à réaliser la dictature du prolétariat.

L'union internationale de partis dirigeant le mouvement révolutionnaire dans le monde, le mouvement du prolétariat vers l'abolition du joug du capital a maintenant une base d'une solidité sans précédent : plusieurs républiques de Soviets qui, à une échelle internationale, représentent dans la vie la dictature du prolétariat et sa victoire sur le capitalisme. La signification historique et mondiale de la III<sup>e</sup> Internationale Communiste consiste en ce qu'elle a conféré la vie au plus important mot d'ordre de Marx, au principe qui résume le bilan du développement séculaire du socialisme et du mouvement ouvrier, au mot d'ordre que définit la notion de dictature prolétarienne.

Cette géniale anticipation, cette géniale théorie devient réalité.

Cette parole latine est traduite maintenant dans toutes les langues populaires de l'Europe contemporaine et, mieux que cela, dans toutes les langues du monde.

Une nouvelle époque de l'histoire contemporaine commence.

L'humanité rejette la dernière forme de l'esclavage, celle du capitalisme et du salariat.

En se libérant de l'esclavage, l'humanité passe enfin à la véritable liberté. Comment est-il arrivé que le premier pays qui réalisa la dictature prolétarienne, organisa la République des Soviets, soit l'un des pays de l'Europe le plus arriéré ? Nous ne nous

(1) N'oublions pas que cet article de Lénine fut écrit alors que des Républiques des Soviets existaient en Hongrie et en Bavière. Leur disparition temporaire, due à diverses causes dont l'inaction des prolétaires de l'Europe occidentale n'est pas la moindre, n'infirme en rien la thèse de Lénine. — N. D. L. #1.

trompons guère en disant que ce fut justement la contradiction entre la situation arriérée de la Russie et son « saut » vers une forme sincère de démocratie, par-dessus la démocratie bourgeoise, vers la démocratie des Soviets ou prolétarienne, que cette contradiction fut justement l'une des causes (outre le joug d'habitudes opportunistes et des préjugés philistins sur la plupart des chefs socialistes) qui rendit particulièrement difficile ou retarda, dans l'Occident, la compréhension du rôle des Soviets.

Les masses ouvrières dans le monde entier saisissent d'instinct la signification des Soviets en tant que moyen de lutte du prolétariat et forme de l'état prolétarien. Mais les « chefs » corrompus par l'opportunisme continuèrent et continuèrent à adresser leurs prières à la démocratie bourgeoise en l'appelant « démocratie » tout court.

Est-il étonnant que la réalisation de la dictature prolétarienne ait révélé avant tout la « contradiction » entre la situation arriérée de la Russie et son « saut » par-dessus la démocratie bourgeoise ? Il eût été étonnant que la réalisation d'une nouvelle forme de la démocratie nous soit donnée sans amener une série de contradictions.

N'importe quel marxiste et même n'importe quelle personne au courant de la science moderne en général, si vous lui posez la question : Le passage mesuré ou harmonieux et proportionné à la dictature prolétarienne est-il possible ? répondra sans doute à cette question par la négative. Ni la mesure, ni l'harmonie, ni les justes proportions n'existent jamais dans le monde capitaliste et ne pouvaient y exister. Chaque pays faisait ressortir de façon particulière tel ou tel côté, tel ou tel trait ou groupement de traits propres au capitalisme et au mouvement ouvrier. Le processus du développement était inégal.

Quand la France accomplissait sa grande Révolution bourgeoise, éveillant à une nouvelle vie historique tout le continent européen, l'Angleterre se trouva à la tête de la coalition contre-révolutionnaire parce que son capitalisme était à ce moment beaucoup plus développé que celui de la France. Le mouvement anglais de cette époque fait pressentir bien des choses du futur marxisme.

Lorsque l'Angleterre donna au monde le premier mouvement de masses large, politiquement achevé, prolétarien, révolutionnaire, le chartisme, sur le continent européen il ne se passait dans la majorité des cas que de faibles révolutions bourgeoises tandis qu'en France éclatait la première grande guerre civile entre le prolétariat et la bourgeoisie. La bourgeoisie a vaincu les différents contingents nationaux du prolétariat séparément et différemment selon les divers pays.

L'Angleterre fournit le modèle du pays où, selon l'expression d'Engels, la bourgeoisie suscita, à côté d'une aristocratie embourgeoisée, une minorité gouvernante prolétarienne des plus embourgeoisées. Le pays le plus avancé apparut, en retard de quelques dizaines d'années au point de vue révolutionnaire de la lutte prolétarienne. La France semble avoir épuisé les forces du prolétariat en deux batailles héroïques qui ont donné énormément, au sens historique, à l'influence de la classe ouvrière contre la bourgeoisie, en 1848 et 1871. L'hégémonie dans l'Internationale du mouvement ouvrier passa ensuite à

l'Allemagne vers 1870, quand l'Allemagne était économiquement en retard sur l'Angleterre et la France et quand l'Allemagne rejoignait économiquement ces deux pays. Au cours de la deuxième dizaine d'années du vingtième siècle il se trouva à la tête du parti ouvrier marxiste et bourgeois d'Allemagne, un petit groupe de gredins avérés, servis par la plus vénale canaille à la solde des capitalistes, de Scheidemann à Noske, de David à Legien, — les plus écœurants bourreaux des ouvriers au service de la monarchie et de la contre-révolution bourgeoise.

L'histoire universelle mène inflexiblement à la dictature du prolétariat, mais n'y va pas, loin de là, par des chemins trop aplanis, simples, droits.

Quand Kautsky était encore marxiste, avant d'être le renégat du marxisme qu'il est devenu au cours de sa lutte pour l'unité, avec Scheidemann, et pour la démocratie bourgeoise contre celle des Soviets ou du prolétariat, il écrivait tout au début du vingtième siècle un article intitulé : « Les Slaves et la Révolution ». Dans cet article, il exposait les conditions historiques qui indiquaient la possibilité de la transmission aux Slaves de l'hégémonie dans le mouvement révolutionnaire international.

Il en fut ainsi pour une fois — il va sans dire pour un temps très court ; l'hégémonie du mouvement prolétarien international passa aux Russes comme elle appartient à diverses époques du dix-neuvième siècle aux Anglais, aux Français, puis aux Allemands.

Il m'est arrivé déjà de le dire plus d'une fois : en comparaison avec les pays avancés il est beaucoup plus facile aux Russes de commencer la Révolution prolétarienne, mais il leur sera beaucoup plus difficile de la continuer et de la conduire à bonne fin, à une victoire décisive dans le sens d'une organisation complète de la société socialiste.

Il nous a été beaucoup plus facile de commencer, d'abord parce que l'archaïsme politique de la monarchie tsariste, extraordinaire — pour l'Europe du vingtième siècle — provoqua de la part des masses un effort révolutionnaire exceptionnel. En second lieu la situation arriérée de la Russie unit d'une façon qui lui est propre la révolution prolétarienne contre la bourgeoisie, à la révolution paysanne contre les propriétaires. Nous avons commencé par là en octobre 1917 et nous n'eussions pas vaincu si facilement si nous n'eussions pas commencé ainsi. Dès 1858 Marx indiquait en parlant de la Prusse la possibilité de faire coïncider la révolution prolétarienne avec la guerre des paysans. Les bolcheviks, depuis le début de 1905, défendaient l'idée d'une dictature du prolétariat et des paysans, révolutionnaire et démocratique. En troisième lieu, la Révolution de 1905 a fait énormément pour l'éducation politique des masses ouvrières et paysannes, tant pour initier leur avant-garde au « dernier mot » du socialisme de l'Occident, que dans le sens de l'action révolutionnaire des masses. Sans cette « répétition générale » de 1905, la Révolution de 1917, bourgeoise en février, prolétarienne en octobre, n'eût pas été possible. En quatrième lieu, les conditions géographiques de la Russie lui ont permis davantage qu'aux autres pays de tenir en dépit du contre-poids des pays capitalistes avancés. En cinquième lieu, les relations particulières du prolétariat envers la classe paysanne permettaient un passage de la révolution bour-

geoise à la révolution socialiste, facilitaient l'influence des prolétaires de la ville sur les demi-prolétaires, sur les plus pauvres travailleurs des campagnes. En sixième lieu, la longue école des grèves, l'expérience du mouvement ouvrier des masses européennes facilitaient l'apparition dans des circonstances révolutionnaires profondes et promptement tendues d'une forme organisation prolétarienne aussi originale que les Soviets. Cette énumération naturellement n'est pas complète.

Mais on peut pour l'instant s'en tenir à elle.

La démocratie des Soviets ou prolétarienne est née en Russie. Si on la compare à la Commune de Paris, un second pas d'une importance historique universelle a été fait. La révolution prolétarienne et paysanne des Soviets apparaît dans le monde comme la première république socialiste solide. Elle ne peut pas mourir comme nouveau type d'Etat. Elle n'est déjà plus seule.

Pour l'accomplissement du travail constructif du socialisme, pour qu'il soit mené à sa fin, il faut encore beaucoup et beaucoup de choses. Les républiques des Soviets des pays plus cultivés où le prolétariat a un plus grand poids et une plus grande influence ont toutes les chances de rattraper la Russie dès qu'elles seront entrées dans la voie de la dictature prolétarienne.

La II<sup>e</sup> Internationale en faillite meurt maintenant et se décompose avant même d'être morte. Elle joue en fait le rôle d'un instrument de la bourgeoisie.

Ses plus grands chefs idéologistes, tel que Kautsky, vantent la démocratie bourgeoise, l'appelle démocratie « tout court », ou, ce qui est encore plus grossier et plus bête, démocratie « pure ».

La démocratie bourgeoise a fait son temps comme la seconde Internationale, accomplissant un travail historique nécessaire et utile quand se trouvait à l'ordre du jour la préparation des masses dans le cadre de cette démocratie bourgeoise.

La République bourgeoise la plus démocratique ne fut jamais et ne pouvait être rien de plus qu'une machine à écraser les travailleurs au moyen du capital, qu'un moyen de gouvernement politique du capital, que la dictature de la bourgeoisie. La république démocratique bourgeoise a promis le pouvoir à la majorité, l'a proclamé, mais n'a jamais pu le réaliser tant que dura la propriété privée de la terre et des moyens de production. La liberté dans la république démocratique bourgeoise a été, pour un jour, la liberté des riches. Les prolétaires et les travailleurs des campagnes pouvaient et devaient s'en servir pour préparer leurs forces au renversement du capital, à la lutte victorieuse contre la démocratie bourgeoise, mais en fait, les masses laborieuses ne pouvaient généralement bénéficier de la démocratie dans l'ordre capitaliste. La démocratie des Soviets ou prolétarienne a créé dans le monde la première démocratie des masses des travailleurs, celle des ouvriers et des paysans pauvres. Il n'y eut jamais encore dans le monde entier un tel pouvoir gouvernemental de la majorité de la population, un tel pouvoir de fait de la majorité, que le pouvoir des Soviets.

Il supprime la « liberté » des exploités et de leurs agents, il leur enlève la « liberté » d'exploiter, la « liberté » de s'enrichir par la faim des autres, la « liberté » de lutter pour le rétablissement de la

domination du capital, la « liberté » d'alliance avec la bourgeoisie étrangère contre les ouvriers et les paysans de la patrie.

Que les Kautsky défendent ces « libertés » là. Il faut être pour cela un renégat du marxisme, un renégat du socialisme.

Le krach des chefs théoriques de la II<sup>e</sup> Internationale, tels que Hilferding et Kautsky, ne s'est jamais mieux montré que dans leur incapacité absolue de comprendre la signification de la démocratie des Soviets ou prolétarienne, son lien avec la Commune de Paris, sa place historique, sa nécessité comme forme de dictature prolétarienne. Dans le numéro 74 du journal *Freiheit*, organe des socialistes indépendants, c'est-à-dire de la petite bourgeoisie social-démocrate allemande, on a publié, le 11 février 1919, un appel au prolétariat révolutionnaire d'Allemagne.

Cet appel est signé de la direction du Parti et de tous ses représentants à l'Assemblée nationale, à la Constituante allemande.

Cet appel accuse Scheidemann de tendre à écarter les Soviets et propose — ne riez pas — de les accorder avec la Constituante, de leur donner certains droits au gouvernement, certaines places dans la constitution. Réconcilier, unir la dictature de la bourgeoisie avec la dictature du prolétariat, comme c'est simple, comme elle est géniale cette idée !

Il est seulement regrettable que l'aient expérimentée en Russie sous Kerevsky, les mencheviks, socialistes-révolutionnaires, ces démocrates petits-bourgeois qui s'intitulent socialistes.

Qui n'a compris en lisant Marx que dans la patrie capitaliste, à chaque moment de tension, à chaque collusion sérieuse des classes il n'y a de possible que la dictature du prolétariat ou celle de la bourgeoisie ? Celui qui n'a pas compris cela n'a rien compris dans l'enseignement politique et économique de Marx.

Mais la géniale et philistine conception des Hilferding, des Kautsky et Cie d'unir la dictature bourgeoise à la dictature prolétarienne exige un examen approfondi, si l'on veut pénétrer les naïvetés économiques et politiques accumulées dans ce remarquable et comique message du 2 février. Mais nous devons remettre cet examen à un autre article.

Moscou, 15 avril 1919.

N. LÉNINE.

## NOTRE SOUSCRIPTION

### 6<sup>e</sup> liste

David, 1 fr. — Laroche, Oyonnax, 5 fr. — L. Bataillon, 10<sup>e</sup> arr., 10 fr. — Un cheminot, Paris-Etat, 5 fr. — Henri Renault, 10 fr. — R. Mallet, 2 fr. — Citoyenne Pellerin, 5 fr. — Henry Ixelles (2<sup>e</sup> versement), 10 fr. — N..., Rochefort, 5 fr. — Boullay, Levallois, 5 fr. — Citoyenne Mallet, 10 fr. — 4<sup>e</sup> section du Parti, 25 fr. — Collecte faite à la 4<sup>e</sup> section, 27 fr. — Delebecque, 10 fr. — Quête faite le 1<sup>er</sup> mai, 58 fr. 45. — Deux camarades de passage à Paris, 30 fr. — Thuillier, 5 fr. — Georges Pollet, 10 fr. — Anonyme, 3 fr. — A. Aubry, 9<sup>e</sup> arr., 25 fr. — Un communiste, 2 fr. — Citoyenne Andrée Louis, 2 fr. — Un métallurgiste, 1 fr. 75.

Total de la 6<sup>e</sup> liste.....Fr. 267 20  
Total des listes précédentes..... 1.297 75

Total ..... 1.564 95

## L'arrestation de Monatte

Lundi matin, notre camarade Pierre Monatte, un des secrétaires du Comité de la 3<sup>e</sup> Internationale et directeur de la *Vie Ouvrière*, a été arrêté, sous le prétexte de complot contre la sûreté de l'Etat. On sait ce que signifie cette inculpation.

D'autres arrestations sont annoncées comme imminentes : celles de militants syndicalistes et socialistes-communistes. Elles sont peut-être effectuées à l'heure où nous mettons sous presse le *Bulletin*.

Il est inutile d'élever ici de vaines protestations. Les seules qui compteront seront celles des organisations prolétariennes, et nous espérons qu'elles retentiront bientôt avec force. Si les travailleurs n'accomplissaient pas sans retard leur devoir de solidarité, s'ils laissaient frapper les militants sans riposter par des démonstrations qui donneront à réfléchir aux gouvernants, c'en serait fait pour longtemps de leur mouvement d'émancipation.

Contre l'arbitraire et la violence du pouvoir, de sa police, de sa magistrature, travailleurs, levez-vous !

## NOTRE BULLETIN

A tous ceux qui souscriront un abonnement de 50 numéros, nous enverrons gratuitement (sur leur demande) huit publications à choisir dans la liste ci-dessous. Les abonnés à 20 numéros seulement par les numéros.

Les abonnés à 20 numéros auront droit à quatre de ces publications.

Pour le port, joindre 0 fr 50 en timbres pour les envois de 4 exemplaires, ou 1 franc pour ceux de huit.

Ceux qui sont déjà abonnés à 20 numéros peuvent nous demander leurs brochures.

### LISTE DES PUBLICATIONS A CHOISIR

1. Manifeste et Résolution de l'Internationale communiste.
2. Hominage à la République des Soviets, par Henri Barbusse, etc.
3. Pochette de cartes postales (Lénine, Trotsky, Lounatcharsky, Alexandra Kollontaï).
4. Lettre aux ouvriers américains, par N. Lénine.
5. Les Problèmes du Pouvoir des Soviets, par N. Lénine.
6. Terreur blanche et Terreur rouge, par Tchitchérine.
7. 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> Internationale, par Robert Thal.
8. Vive la République des Soviets ! par Jacques Sadoul.
9. Eloge des Bolcheviks, par Boris Souvarine.
10. La 3<sup>e</sup> Internationale, par Boris Souvarine.

# LÉNINE OU WILSON

Les vainqueurs qui, il y a peu de temps, annonçaient au monde entier que la destruction de millions d'hommes était nécessaire pour assurer la victoire de la justice et le bonheur de tous les peuples, ont obligé maintenant le peuple allemand à accepter les termes d'un armistice qui est dix fois plus dur que la paix de Brest-Litovsk et qui menace les Allemands d'une famine sans issue. De jour en jour le cynisme de la politique inhumaine des impérialistes devient plus clair et menace de plus en plus ouvertement les peuples d'Europe de nouvelles guerres et de nouvelles effusions de sang.

Le président Wilson qui, hier, était l'éloquent champion de la liberté des peuples et des droits de la démocratie équipe une formidable armée pour « restaurer l'ordre » dans la Russie révolutionnaire où le peuple a déjà réalisé son droit légal de prendre en mains le pouvoir et où il s'efforce de poser les bases d'un nouvel ordre politique avec toute son énergie. Je ne veux pas nier que cette œuvre constructive ait été précédée d'une destruction souvent superflue. Mais, plus que quiconque, je suis autorisé et je suis placé pour affirmer que la métamorphose qui se produit dans le domaine de la culture, dans des circonstances particulièrement difficiles et qui demande des efforts héroïques, prend graduellement une forme et une extension jusqu'à présent inconnues dans l'histoire humaine.

Ce n'est pas une exagération. J'étais, il y a peu de temps, un adversaire du gouvernement des soviets et je suis encore sur divers points en désaccord avec lui, mais je puis dire que l'historien futur qui jugera l'œuvre accomplie en un an par les ouvriers de Russie, ne pourra ressentir autre chose que de l'admiration pour l'immensité de l'activité civilisatrice actuelle...

Les impérialistes d'Europe et d'Amérique font-ils la guerre à la Russie révolutionnaire à cause des légères transgressions commises par la Révolution russe à l'égard de l'humanité ou du manque de magnanimité des ouvriers russes à l'égard de leur classe ennemie vaincue ? Non ! le cas n'est ni aussi beau ni aussi désintéressé que les journaux d'Europe, de France, d'Amérique et du Japon le présentent. Il est plus simple. Les impérialistes des trois continents redoutent les nouvelles influences qui peuvent empêcher l'établissement des conditions et des institutions politiques qui fortifieront leur pouvoir sur la volonté des peuples ; conditions qui permettent à une petite minorité de disposer de la volonté et de la vie de la majorité ; c'est cette minorité qui crée les batailles insensées et sanglantes.

On penserait que tous les hommes sensés et honnêtes doivent voir clairement l'hypocrisie et la stupidité des bases du système capitaliste. Il semblerait que le temps actuel doit convaincre tous les honnêtes gens intelligents que le capitalisme a perdu sa force constructive et qu'il est devenu une relique du passé, qu'il est un obstacle au développement de la culture universelle, qu'il provoque la haine

entre individus, entre familles, entre classes et entre nations et que le beau rêve d'une grande fraternité des nations ne peut être réalisé aussi longtemps que l'irréconciliable lutte entre le capital et le travail demeure. Je ne nie pas les services rendus par le capital à l'humanité travailleuse, sans compter qu'il crée lui-même les bases pour la transition à un ordre social nouveau, parfait et juste grâce au socialisme. Mais, maintenant que l'odieuse guerre a révélé la bassesse, l'inhumanité et le cynisme du vieux système, maintenant, sa sentence de mort est prononcée.

Nous, Russes, peuple sans tradition, et, par conséquent, plus audacieux, plus rebelle et moins lié par les préjugés du passé, nous avons, les premiers, tracé le sentier qui conduit à la destruction de la société capitaliste exténuée, et nous sommes convaincus d'avoir droit à l'aide et à la sympathie du prolétariat du monde entier et de ceux qui, même avant la guerre, critiquaient les conditions de la société présente.

Si cette critique était sincère, tous les honnêtes gens d'Europe et d'Amérique doivent reconnaître notre droit de fixer notre destinée comme nous le jugeons nécessaire. Si certains travailleurs intellectuels prennent un réel intérêt à la solution du grand problème social, ils doivent protester contre ceux qui s'efforcent de rétablir le vieux régime, qui désirent détruire la révolution russe en répandant le sang russe afin de soumettre la Russie à leur pouvoir dans le but de l'exploiter comme ils ont exploité la Turquie et d'autres pays, et comme ils se préparent maintenant à exploiter l'Allemagne. Tel est le réel désir des impérialistes. C'est leur tâche sacrée.

Le chef de la campagne contre la Russie est Woodrow Wilson. La torche de la Révolution russe, qui répand sa lumière sur le monde entier, est tenue par la main ferme de Lénine. Le prolétariat et les intellectuels choisiront qui des deux représente le mieux leurs intérêts : le représentant du gouvernement de la minorité exténuée et destructive de vie ou le chef et l'éducateur des nouveaux idéaux sociaux qui est la personnification du bel idéal des travailleurs, — la liberté du travail pour tous les peuples...

Existant sous la menace de conquête des pillards, les prolétaires libres de Russie lancent un appel aux travailleurs et honnêtes gens du monde entier : Suivez-nous dans la vie nouvelle pour la création de laquelle nous travaillons sans nous épargner, ni rien ni personne. Pour elle, nous travaillons, nous errons, nous souffrons avec l'ardent désir du succès, laissant tous nos actes au juste jugement de l'histoire. Suivez-nous dans notre lutte contre la vieille société, dans l'œuvre pour une nouvelle forme de vie, pour la liberté et la beauté de la vie.

**Maxime GORKI.**

# HIER & AUJOURD'HUI

C'était hier le jour du grand mensonge — le dernier jour de son règne.

Depuis l'antiquité, fil à fil, comme les araignées, les hommes tissaient laborieusement la toile solide de leur prudente vie bourgeoise, l'imprégnant toujours de plus de mensonge et de cupidité. On considérait comme une vérité inattaquable ce cynique mensonge que l'homme doit se nourrir de la sueur et du sang de son prochain — que les moyens de production — ses armes dans la lutte contre la nature — doivent servir contre l'homme de moyens d'oppression.

Et voici qu'hier nous arrivions par ce chemin jusqu'à la folie de la guerre européenne dont les pourpres lueurs de cauchemar éclairèrent tout à coup la nudité monstrueuse et totale du vieux mensonge commode, — et voici qu'à présent, nous voyons le vieux monde ébranlé dans ses fondements, miné ; ses ténébreux secrets sont mis à jour et les aveugles mêmes, guéris, aperçoivent toute la hideur du passé.

Aujourd'hui, le jour est venu de payer la terrible rançon du mensonge qui régnait hier.

La violence de l'éruption — la patience des peuples étant à bout — a ruiné la vie gangrenée, et il n'est déjà plus possible de la rétablir dans ses formes anciennes. Mais tout le vieux monde est-il tué ? Non ! Mais il le sera demain.

Que de choses sont terribles, mais tout est naturel, intelligible. N'est-il pas naturel que les hommes, empoisonnés par l'âpre venin du pouvoir, par l'alcool et par la syphilis, ne puissent pas être généreux ? N'est-il pas naturel que les hommes volent — si le vol était hier la loi fondamentale ? N'est-il pas naturel de tuer les gens par milliers, par centaines de mille après que nous avons été, pendant quatre ans, accoutumés à les tuer par millions ? Ce qui fut semé hier ne pouvait pas ne pas croître aujourd'hui ; le jour présent est cruel, mais ce n'est pas lui qui a engendré la cruauté. Le mal est créé par la force humaine, rien ne se produit hors de nous. On voit nettement, parmi les ruines du passé, tout ce par quoi le mal fut lié, cimenté, et tout ce qui se cachait dans l'âme des opprimés les excite aujourd'hui à opprimer. L'homme apparaît devant le miroir de l'histoire, nu comme un fauve, enflammé d'un tardif mais inutile désir de vengeance ; et, certes, l'on peut dire beaucoup de mal de l'homme d'aujourd'hui.

Mais, le jour est trop clair — et c'est pourquoi les ombres sont si noires. Il faut comprendre qu'aujourd'hui, dans la poussière, dans la boue, dans le chaos de la destruction, la grande œuvre est déjà commencée de la libération des hommes hors des toiles d'araignées, d'une solidité de fer, du passé, travail terrible et difficile comme les douleurs de l'enfantement ; il faut sentir que le mal d'hier achève de vivre ses dernières heures avec les hommes d'hier...

Or, ce sont les Russes qui vont au combat pour le triomphe de la justice, à l'avant-garde des peuples du monde les moins aguerris, les plus faibles. — les Russes, gens d'un pays doublement arriéré au point de vue de l'économie et de la culture. gens que le passé torture plus que les autres. Hier encore, l'univers les considérait comme des demi-sauvages, et aujourd'hui, mourant presque de faim, ils vont vers la victoire ou vers la mort, ardents et braves comme de vieux combattants.

Tout homme qui croit sincèrement que l'invincible tendance de l'humanité vers la liberté, vers la vie simple et rationnelle, n'est pas une inféconde chimère, mais une force parfaitement réelle, seule capable de créer de nouvelles formes de vie, que cette force est vraiment le levier grâce auquel on peut retourner le monde, tout honnête homme doit reconnaître la signification mondiale de ce que font aujourd'hui les plus probes révolutionnaires de Russie.

Ce qui s'accomplit en ce moment doit être compris comme une tentative géante de fonder dans la vie, de traduire en fait les grandes idées, les grandes paroles, créées, prononcées par les maîtres de l'humanité, par les sages de l'Europe. Hier, la pensée socialiste de l'Europe apprenait au peuple russe à réfléchir ; aujourd'hui, le peuple russe travaille pour le triomphe de la pensée européenne.

Et si les probes révolutionnaires russes, peu nombreux, entourés d'ennemis, affamés, étaient vaincus, les conséquences de ce grand malheur pèseraient lourdement sur les épaules de tous les révolutionnaires d'Europe, de toute la classe ouvrière.

Et pour cette catastrophe, si elle se produisait, tous ceux qui ne sentent pas, ne comprennent pas quelle lutte terrible mènent d'un jour à l'autre les ouvriers russes, payeraient de leur sang et de leur vie. Le cœur droit ne défaille pas ; la pensée scrupuleuse est étrangère à la séduction des compromis, la main honnête ne se lassera pas de travailler tant que battra le cœur, — et l'ouvrier russe croit que ses frères en esprit ne permettront pas d'étouffer la révolution en Russie, ne permettront pas de ressusciter à tout ce qui est blessé à mort, à tout ce qui expire, disparaît, disparaîtra. si les grandes tâches aujourd'hui sont comprises par la pensée révolutionnaire de l'Europe.

Maxime GORKI.

## La Vie Ouvrière

Hebdomadaire

Parait tous les vendredis

En vente partout : 20 centimes

96, quai Jemmapes (10<sup>e</sup>)

Paris

# LA SOCIALISATION

*Anton Pannekoek est un des meilleurs théoriciens du socialisme international. Il appartient au parti communiste hollandais. Nous publions une traduction d'un de ses articles les plus récents et les plus actuels paru en allemand dans la revue marxiste « Die Internationale », fondée avec Rosa Luxembourg et Franz Mehring. Les plans de socialisation de Bauer et des socialistes autrichiens ayant eu en leur temps la fervente admiration des sphères dirigeantes du mouvement socialiste opportuniste, nous jugeons utile de publier la critique pénétrante qu'en a fait Pannekoek.*

## I

Dans les premiers mois qui suivirent la révolution allemande de novembre 1918 s'éleva le cri « socialisation » ! Il était l'expression de la volonté des masses de donner à la révolution un contenu social et de ne pas en rester à un changement de personnes ou à une simple transformation de système politique. Kautsky mit en garde contre une trop rapide socialisation pour laquelle la société ne serait pas encore mûre. Les mineurs posèrent la socialisation comme revendication dans leur grève — comme récemment les mineurs anglais. Une commission d'études pour la socialisation fut formée, mais les conseils secrets et le gouvernement sabotèrent ses décisions. Pour le gouvernement socialiste majoritaire, la socialisation n'est qu'une phase, un moyen de tromper les travailleurs ; chacun savait qu'il a déjà abandonné tous les anciens buts et les principes du socialisme. Mais les Indépendants sont restés les gardiens fidèles de la vieille doctrine socialiste ; ils le croient sincèrement en ce qui concerne le programme de socialisation. Il est donc intéressant d'étudier ce programme pour caractériser la tendance radicale qui existe dans la social-démocratie de tous les pays à côté des socialistes gouvernementaux ou en opposition avec eux.

Quand les ouvriers réclament la socialisation, ils pensent sans aucun doute au socialisme, à la société socialiste, à la suppression de l'exploitation capitaliste. On verra si elle a la même signification pour les chefs social-démocrates d'aujourd'hui. Marx n'a jamais parlé de socialisation ; il a parlé de l'Expropriation des Expropriateurs.

Des deux principales transformations apportées par le socialisme dans la production : la suppression de l'exploitation et l'organisation du système économique, la première est la principale, la plus importante pour le prolétariat. On peut concevoir une organisation de la production sur la base capitaliste, elle conduit alors au socialisme d'Etat, un esclavage et une exploitation plus complète du prolétariat par la force de l'Etat centralisé. La sup-

pression de l'exploitation avec la production dispersée était l'idéal des anciens coopérateurs et des anarchistes, mais là où la suppression de l'exploitation est accomplie, comme dans la Russie communiste, on doit immédiatement s'occuper de l'organisation de la production.

C'est là où les social-démocrates lancent des mois d'ordre généraux pour préparer des propositions de loi pratiques qu'on peut voir le plus clairement, ce qui signifie pour eux la socialisation. Ce fut le cas à Vienne, où régnaient les « marxistes » Renner et Otto Bauer. Nous tirons d'une conférence faite le 24 avril par Bauer dans une assemblée de chefs syndicaux, les arguments par lesquels il cherchait à faire saisir ses plans à ces délégués ouvriers. Pour socialiser complètement la grosse industrie, dit-il là, pour éloigner les capitalistes, l'expropriation est d'abord nécessaire. « Nous leur prenons leurs entreprises », l'organisation de la nouvelle administration doit suivre... L'Expropriation ne doit pas se faire sans indemnités, car on serait alors obligé de confisquer tout le capital, y compris les obligations de guerre. Les caisses d'épargne feraient alors faillite, les petits paysans et les employés perdraient leurs économies et des difficultés internationales en surgiraient. Il est donc « impossible de réaliser une simple confiscation de la propriété capitaliste ». Les capitalistes seront donc indemnisés ; un tribunal arbitral fixera le montant de l'indemnité qui « devra être fixée d'après la valeur durable, dans laquelle les bénéfices de guerre ne doivent pas être comptés ». L'indemnité sera payée en obligations de dette d'Etat qui recevront de l'Etat un intérêt annuel de 4 %.

Certes, reconnaît-il pour terminer, cela n'est pas encore la complète socialisation, parce que l'ancien capitaliste recevra toujours l'intérêt de son entreprise comme rentier. « Supprimer cela graduellement est un problème de législation fiscale et éventuellement de transformation du droit d'héritage » ; après quelques générations, les revenus non produits par le travail, pourront complètement disparaître.

Pour éclairer les principes qui sont à la base de ces plans de socialisation des social-démocrates, il est nécessaire de considérer de plus près l'essence de la propriété capitaliste et de l'expropriation économique.

## II

L'argent, comme capital, a la faculté de se multiplier continuellement par la plus-value. Quiconque transforme son argent en capital et le place dans la production reçoit sa part de la plus-value totale produite par le prolétariat mondial.

La source de la plus-value est l'exploitation du prolétariat ; on paye la force de travail au-dessous de la valeur produite par elle.

L'argent et la propriété ont non seulement acquis ainsi, dans le régime capitaliste, un nouveau sens, mais ils sont aussi devenus une nouvelle norme. Dans le monde petit bourgeois, l'argent est la mesure de la valeur du temps de travail nécessaire à la confection d'un produit. Comme capital, l'argent est la mesure de la plus-value, du profit réalisable par les moyens de production. Bien qu'il n'ait coûté aucun travail, on payera pour un coin de terrain le prix correspondant à la rente foncière capitalisée. Il en est de même avec une grande entreprise. Si sa fondation a coûté disons 100.000 francs (cent actions de 1.000 francs) et qu'elle rapporte du 10 %, une action ne sera pas vendue 1.000 francs, mais environ 2.000 francs, car 2.000 francs au 5 % rapportent le même revenu que l'action. Sa valeur capitaliste est 2.000 francs, car elle est fixée par le revenu, et la valeur capitaliste de toute l'entreprise est de 200.000 francs, bien qu'elle n'ait coûté que 100.000 francs.

On sait que les grandes banques, à la formation de nouvelles entreprises, mettent à l'avance cette différence dans leur poche comme « profit de fondateur » en lançant sur le marché (dans l'exemple cité) pour 200.000 fr. d'actions. En revanche, si le profit de cette entreprise tombe — par exemple par la concurrence victorieuse de plus grosses affaires — toujours davantage jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus produire que du 1 % de dividende, sa valeur capitaliste tombe à 20.000 fr. Si le profit disparaît totalement — abstraction faite de l'espoir d'une prospérité future, qui peut être décomptée à l'avance pour une certaine somme — la valeur capitaliste de l'entreprise tombe à zéro, et seule la valeur matérielle de l'inventaire peut encore être réalisée.

La propriété capitaliste signifie donc d'abord non pas le droit de disposer d'objets, mais le droit à un revenu sans travail, à la plus-value. Sa forme est l'action, le papier sur lequel ce droit est écrit. L'entreprise, la fabrique n'est que l'instrument par lequel on produit la plus-value ; la propriété elle-même est le droit à la plus-value. La suppression de l'exploitation, la suppression de ce droit est par conséquent la suppression de la valeur capitaliste, la confiscation du capital. On comprend, dès lors, la méthode de Otto Bauer : mélanger dans le même pot ce capital avec les quelques sous d'épargne du petit économe — qui songe d'abord à sauvegarder sa propriété et non à recevoir un revenu sans travail — afin de faire trembler les fonctionnaires syndicaux, par une telle identification, devant une attaque contre l'exploitation.

La suppression de la propriété capitaliste et la suppression de l'exploitation ne sont donc pas cause et effet, moyen et but, c'est une seule et même chose. La propriété capitaliste n'existe que par l'exploitation, sa valeur est fixée par la plus-value. Que la plus-value disparaisse d'une façon quelconque, que l'ouvrier reçoive le produit complet de son travail, et la propriété capitaliste disparaîtra en même temps. Si le prolétariat améliore ses condi-

tions de travail tellement que les entreprises ne rapportent plus aucun profit au capital, leur valeur capitaliste tombera à zéro ; les fabriques pourront être très utiles à la société, elles auront perdu leur valeur pour les capitalistes. L'argent perd alors la faculté de produire plus d'argent, de la plus-value, parce que les ouvriers ne se laissent pas plus longtemps exploiter. C'est l'expropriation à laquelle Marx pensait. La propriété capitaliste sera supprimée parce que le capital sera sans valeur, sans profit. Cette expropriation économique par laquelle la propriété perd sa valeur et est détruite par conséquent, bien que le droit de libre disposition demeure est l'opposé de cette expropriation juridique souvent appliquée dans le monde capitaliste, et par laquelle le droit de libre disposition est supprimé, mais en laissant subsister la propriété par l'indemnité.

Il va sans dire que les expropriations juridiques se produiront aussi en passant au socialisme. La puissance politique du prolétariat prendra toutes les mesures qui sont utiles à la suppression de l'exploitation. Elle ne se contentera pas de limiter le droit de libre exploitation des anciens employeurs par la régularisation des salaires, des heures de travail et des prix, elle la supprimera complètement. La base économique de ces mesures est posée par ce qui précède ; ce n'est pas : Confiscation de toute propriété comme le pense le petit bourgeois effrayé, mais la suppression de tout droit sur la plus-value, sur un revenu non produit par le travail. C'est l'expression juridique du fait politique que le prolétariat est le maître et qu'il ne veut plus se laisser exploiter.

### III

La socialisation d'après la recette de Bauer est une expropriation juridique sans expropriation économique, c'est ce que tout gouvernement bourgeois pourrait proposer. La valeur capitaliste des entreprises sera payée en indemnité aux employeurs et ils recevront dorénavant en intérêt d'obligations ce qu'ils recevaient autrefois en profit. La remarque que les profits de guerre n'entretenaient pas en considération prouve que le profit normal devra être pris pour norme. Cette socialisation remplace le capitalisme privé par le capitalisme d'Etat ; l'Etat prend la tâche de faire suer le profit aux travailleurs et de le remettre aux capitalistes. Pour les travailleurs, il y aura peu de chose de changé ; comme auparavant, ils devront créer un revenu sans travail pour les capitalistes. L'exploitation demeure exactement comme autrefois.

Si une telle proposition avait été faite au temps de la prospérité capitaliste, elle eût été acceptable pour le prolétariat ; la part de la plus-value momentanée revenant au capital étant fixée, toute nouvelle augmentation de la productivité par l'organisation et le progrès technique profitait au prolétariat. Mais la bourgeoisie n'y pensait pas alors parce qu'elle



revendiquait pour elle-même ces avantages.

Maintenant, les conditions sont différentes, la plus-value est un danger. Le chaos économique, la perte des débouchés et des matières premières, le lourd tribut au capital de l'Entente, laissent prévoir une diminution du profit capitaliste. La révolte des masses ouvrières, le début de la Révolution prolétarienne qui mettent en question toute l'exploitation, viennent s'ajouter à cette situation. La socialisation vient maintenant à propos pour assurer au capital son profit sous forme d'intérêt d'Etat. Un gouvernement communiste, comme celui de Russie, assure immédiatement le résultat de la nouvelle puissance et de la nouvelle liberté prolétarienne en refusant tout droit d'exploitation au capital. Un gouvernement social-démocrate assure le vieil esclavage prolétarien en éternisant le vieux tribut qu'il paye au capital au moment précis où il devait disparaître. La socialisation n'est alors que l'expression juridique du fait politique que le prolétariat n'est qu'un maître apparent et est prêt à se laisser tranquillement exploiter davantage. Comme le gouvernement « socialiste » n'est que la continuation de la vieille exploitation bourgeoise sous la bannière socialiste, la « socialisation » n'est que la continuation de la vieille exploitation bourgeoise sous la bannière socialiste.

Si l'on demande comment des politiciens intelligents et d'anciens marxistes peuvent aboutir à de telles pensées, le caractère politique bien connu de cette tendance qui a pris corps dans le parti socialiste indépendant, nous donnera la réponse. Elle était radicale de nom, elle prêchait la lutte de classe des lèvres, mais redoutait toute lutte vigoureuse. C'était le cas déjà avant la guerre, lorsque Kautsky, Haase et leurs amis s'opposèrent à l'extrême-gauche radicale comme « centre marxiste ». C'est aujourd'hui encore la même chose. Ils désirent apporter le socialisme aux travailleurs. Mais ils redoutent la lutte contre la bourgeoisie. Ils voient très bien qu'une vraie suppression de tout profit capitaliste, une confiscation du capital comme l'a réalisée le communisme en Russie, entraîne la bourgeoisie dans une lutte violente, car il s'agit de son existence, de sa vie ou de sa mort comme classe. Ils considèrent le prolétariat trop faible pour cette lutte et cherchent par conséquent à atteindre le but par des détours, en le rendant appétissant à la bourgeoisie. Politiquement, les plans de socialisation sont une tentative de conduire le prolétariat au but socialiste, sans toucher la bourgeoisie dans son nerf vital, sans provoquer sa colère la plus violente, et en évitant ainsi la lutte de classe violente.

L'intention serait louable si seulement elle était réalisable. Mais si l'on considère tout ce qui sera nécessaire au tribut capitaliste : les intérêts pour les anciens propriétaires capitalistes des moyens de production, les intérêts des emprunts de guerre, le tribut au capital de l'Entente, on voit alors que tout cela

ne peut être réalisé, même par un travail intensif et une vie plus pauvre du prolétariat. Dans la destruction actuelle de la vie économique et de la force corporelle des masses, la suppression immédiate de tout parasitisme est une pressante nécessité pour le relèvement de la Société. Mais même si l'on fait abstraction de cet état spécial de misère, et que l'on ne considère la socialisation que comme mesure des débuts de la révolution prolétarienne, comme premier pas vers le socialisme, son impossibilité apparaît aussi longtemps que le prolétariat n'a pas encore acquis toute sa force. Quand les ouvriers se réveillent et s'élèvent vers la liberté et l'indépendance, ils posent des revendications pour l'amélioration de leurs conditions de travail et de vie.

Ces améliorations diminueront immédiatement le profit. L'Etat socialiste pourra leur crier : travaillez avec plus d'intensité, le contraire arrivera cependant.

Quand l'obligation capitaliste ne pèsera plus avec une main de fer, la tension inhumaine de l'effroyable exploitation se détendra et le travail se ralentira, deviendra plus humain. Le rapport, le profit des entreprises tombera. Sans la socialisation, les capitalistes privés devraient supporter la perte, mais l'Etat ayant à leur payer maintenant l'ancien intérêt, c'est l'Etat socialiste, qui leur a assuré le profit malgré le début de la révolution ouvrière, qui supportera la perte. Il lui restera le choix, ou de s'opposer aux revendications, d'étouffer les grèves, de devenir un gouvernement violent en faveur du capital, contre le prolétariat, ou bien de tomber dans une inévitable banqueroute d'Etat. La bourgeoisie criera alors de nouveau son triomphe, car l'impossibilité de « socialiser » aura été pratiquement démontrée.

Ce sera le résultat de la tentative rusée d'aboutir à une espèce de socialisme en évitant la lutte de classe. Une socialisation qui veut ménager le profit de la bourgeoisie, ne peut être une voie vers le socialisme. Il n'y a pas d'autre voie que de supprimer l'exploitation et de conduire dans ce but une lutte de classe implacable.

Anton PANNEKÖK.

## A NOS LECTEURS

Demandez-nous des feuilles d'abonnements, et renvoyez-les au plus tôt couvertes de noms et d'adresses (sans oublier le montant).

Demandez-nous des numéros spécimens.

Donnez-nous des listes d'abonnés possibles, pour l'envoi de numéros d'essai.

## La Revue Communiste

Mensuelle

Directeur CH: RAPPOPORT

Le numéro : 3 francs

Paris

## HÉROS ET MARTYRS DU COMMUNISME

### LEON TYCHKO

Je fis la connaissance du camarade Tychko (Léon Iognichès) à Londres, au Congrès du Parti ouvrier social-démocrate russe voici douze ans, en mai 1907.

Le camarade Tychko venait de s'échapper des travaux forcés. En 1906, à Varsovie, il avait été en effet condamné par les juges du tsar à huit ans de travaux forcés pour avoir dirigé les grèves et l'insurrection des prolétaires polonais en 1905-1906. Au dépôt des forçats, L. Tychko avait réussi à influencer par sa propagande les soldats de garde, et il s'échappa avec l'un d'eux. Il vint directement du dépôt des forçats au Congrès de Londres, où il assumait de suite le rôle de guide principal de la délégation polonaise et de membre de la présidence du Congrès de toutes les Russies.

Mais le camarade Tychko avait déjà à cette époque à son actif seize ans de labeur révolutionnaire. Avec notre inoubliable Rosa Luxembourg, avec les camarades Marchlevsky-Karsky et Adolphe Varchavsky (Karsky), le camarade Tychko a été le fondateur du Parti révolutionnaire social-démocrate polonais. Il a été l'un des auteurs de son programme, membre inamovible de son Comité central, rédacteur perpétuel de ses journaux scientifiques ou politiques, l'âme du Parti.

Et Tychko n'était pas seulement un révolutionnaire polonais... Le camarade Tychko était un socialiste *internationaliste* au sens le plus complet de ce mot. Il travaillait avec une égale énergie et avec un égal talent pour les prolétaires polonais, pour les prolétaires russes ou allemands.

C'est ainsi qu'en 1910, le camarade Tychko, venu à Berlin, se consacra entièrement au travail allemand. A ce moment commençait la scission entre le « centre » à la tête duquel se trouvait Kautsky et la « gauche radicale » conduite par Rosa Luxembourg. Le camarade Tychko, ami intime et coreligionnaire politique de Rosa Luxembourg, devint l'un des organisateurs principaux de cette gauche radicale qui groupa les futurs spartakistes.

Mais la guerre éclata. La social-démocratie officielle trahit la classe ouvrière. Rosa Luxembourg et les membres de la gauche radicale sont en prison. Les ennemis de la guerre sont poursuivis par le fer et par le feu. Et c'est à ce moment que le camarade Tychko déploie la plus intense activité.

Plus la nuit est noire et plus les étoiles brillent. Le camarade Tychko était précisément de ceux qui se montrent d'autant plus dévoués que les

circonstances sont plus difficiles. Plus il y avait d'obstacles et plus il était opiniâtre.

Tychko d'ailleurs donnait même par son aspect extérieur, l'impression d'un homme de bronze. L'opiniâtreté, l'obstination, une volonté de fer, tels étaient les traits dominants de son caractère. Quand il s'agissait de la défense des intérêts du prolétariat, l'impossible n'existait pas pour lui.

Tychko organisa les premiers groupes illégaux des spartakistes allemands. La grande expérience de révolutionnaire-conspirateur qu'il avait rapportée de Russie et de Pologne lui fut en Allemagne extrêmement opportune. Pas à pas, Tychko édifie le Parti communiste allemand ; il a été son principal constructeur. Organisateur de tempérament, il devint le premier organisateur du glorieux Parti communiste allemand. Il fut pour ce Parti une force organisatrice, plus grande encore que feu Sverdlov pour les bolcheviks russes.

Rosa Luxembourg était la claire intelligence du Parti communiste allemand ; Karl Liebknecht était son cœur de flamme, Léo Tychko sa main de fer.

Et il fallait entendre avec quel amour parlaient de lui, de son vivant encore, les communistes allemands. « Rosa assassinée, Mehring mort, Karl mort, Léo nous reste... Puissant organisateur, aux nerfs d'acier, dont la main forte et fidèle ne tremble jamais, il est devenu notre appui, il aidera le Parti à traverser cette heure terrible... »

Oui, Tychko n'avait qu'une pensée, une seule, mais ardemment passionnée : l'intérêt du Parti communiste.

Je me souviens d'un billet de Tychko, reçu à Moscou peu de temps après la mort de Rosa Luxembourg. C'était un petit bout de papier, envoyé avec des précautions infinies. Sur ce papier, l'écriture ordinaire, en un mot mâle, forte, nette et précise de l'homme de fer, Tychko. Et pourtant, ce billet avait été écrit le lendemain de la mort de Rosa Luxembourg et de Karl Liebknecht.

« Rosa et Karl ont accompli hier leur dernière tâche pour notre cause. » Ainsi débutait ce message. Et *plus un mot* sur ce sujet.

A la ligne suivante, Tychko, avare de ses mots, passait « aux affaires », aux informations, aux messages, etc.

Tychko incarnait l'attitude pratique du prolétariat. Il était destiné à devenir un des plus grands organisateurs de la nouvelle société communiste.

Scheidemann et sa bande connaissaient bien le rôle de Tychko. Leurs mouchards étaient sans

cesse sur ses talons. Pourtant, pendant ces longs mois, Tychko resta, pour les bourreaux de la classe ouvrière allemande, insaisissable. A la fin de mars 1919, il fut arrêté à Berlin après un nouvel effort infructueux de l'insurrection prolétarienne. Les officiers de Scheidemann le conduisirent tout droit en prison et, naturellement, se conformant aux ordres du gouvernement « social-démocrate », l'y fusillèrent sur place, entre les murs de pierre, étroits et sombres, d'un petit corridor...

Nous ne savons pas comment est mort Tychko

Mais ceux qui l'ont connu n'ont pas douté une seconde qu'il ait accueilli la mort sans broncher. Au moment où les assassins de Scheidemann allaient presser la détente, Tychko, sans doute, a dû leur jeter quelque apostrophe si pleine de mépris et un tel regard, qu'en se souvenant de cette minute, ses assassins endurcis sentiraient jusqu'au dernier instant de leur misérable vie un frisson leur passer dans le dos.

Tel fut Léon Tychko, l'un des chefs des glorieux spartakistes, l'homme de fer qui construisit le Parti communiste allemand. G. ZINOVIEV.

## AUX CAMARADES ITALIENS

*Le 1<sup>er</sup> mai de l'année dernière, quelques semaines après la fondation de l'Internationale communiste, notre camarade Angelica Balabanov adressait un émouvant message aux socialistes italiens, en réponse à leur décision d'adhérer à la 3<sup>e</sup> Internationale, décision qui fut annoncée à Moscou par une lettre de Morgari qui espérait à ce moment se rendre en Russie soviétique. Nous reproduisons ici cette lettre de Balabanov, publiée à l'origine dans le premier numéro de l'Internationale Communiste, organe de la Nouvelle Internationale. On sait qu'Angelica Balabanov, avant de rentrer en Russie, milita pendant de nombreuses années dans les rangs de la gauche du Parti socialiste italien, dont elle fut membre du Comité directeur.*

Chers camarades,

La censure et l'infâme blocus impérialiste qui séparent la libre Russie soviétiste des pays n'ayant pas encore brisé le joug de leur propre impérialisme et de celui de l'Entente, vous ont empêchés de vous convaincre personnellement des sentiments de joie, de satisfaction et d'orgueil que votre décision d'entrer dans l'Internationale communiste a suscités dans les larges masses de la Russie prolétarienne et communiste. Par l'adoption du programme communiste et par l'application immédiate des méthodes révolutionnaires de la lutte de classe, de même que par la rupture définitive avec la 2<sup>e</sup> Internationale, vous couronnez le long et compliqué cycle de développement de l'aile gauche du socialisme italien.

Ce fut d'un petit groupe de camarades qui, dès la fondation du Parti, avaient lutté inébranlablement pour la pureté des principes socialistes et pour leur application pratique et conséquente, d'un petit groupe tantôt augmentant, tantôt diminuant, que naquit cette fraction aujourd'hui importante en quantité comme en qualité. Après la défaite des réformistes en 1912, elle se plaça à la tête du mouvement. C'est grâce à cette fraction influente

que le socialisme italien put conquérir un des premiers rangs dans la politique intérieure du pays et dans l'Internationale socialiste, lors de l'orageuse période de la guerre qui a été décisive pour tous les partis révolutionnaires. Elle contribua dans une large mesure à relever le prestige de l'Internationale prolétarienne au moment même de la chute honteuse de la 2<sup>e</sup> Internationale. Vu la faiblesse du mouvement d'alors et étant donné le niveau théorique et politique fort bas des masses et du Parti, ce ne fut pas sans peine que ce groupe des « intransigeants » — ainsi nommé pour les distinguer des tendances démocrates-revisionnistes prétendues révolutionnaires — parvint à se séparer dans la conscience des masses elles-mêmes du réformisme de Turati et de Bissolati, du « révolutionnarisme » vulgaire d'un Ferri et de la cynique démagogie syndicaliste de Labriola. C'était d'autant plus difficile qu'à ce moment-là ce groupe n'avait à sa disposition ni un journal important, ni les grandes organisations professionnelles, et que la majorité des organisations du Parti étaient hostiles à ses tendances ; seuls, trois députés et quelques organes hebdomadaires paraissant en province défendaient sa cause, tandis que l'organe central du Parti et son unique périodique scientifique comme, bien entendu, le Comité central du Parti, se trouvaient entièrement entre les mains des réformistes jurés. De sorte que notre surprise fut grande quand, ayant exigé, à la suite de l'attitude « social-coloniale » des réformistes de droite envers la guerre de Tripoli, leur expulsion du Parti, nous vîmes notre agitation couronnée de succès : le pouvoir du Parti passait à notre groupe. Tout le Comité central fut élu dans notre fraction, et Constantino Lazzari, militant vieilli dans la lutte contre le social-patriotisme, et dont le nom est pour toute l'Italie le symbole de la lutte de classe irréconciliable, devint le secrétaire du Parti. Mais dans notre joie, dans notre satisfaction, une angoisse nous étreignit : disposions-nous d'assez de forces, viendrions-nous à bout de notre tâche ?

L'histoire du mouvement italien des derniè-

res années a répondu à cette question. L'expérience de tous les pays a démontré l'importance de l'attitude des organes exécutifs auxquels est confié le drapeau de l'avant-garde révolutionnaire, précisément à des moments où l'ouragan impérialiste anéantit physiquement les avant-gardes du socialisme et du prolétariat, fauche ses rangs, met en mouvement sa diabolique machine de mensonges, de calomnies et d'inventions, érigeant ainsi une cloison entre la conscience du prolétariat et ses intérêts de classe et son idéologie, entre les classes prolétariennes des divers pays... Le Parti italien est du petit nombre de ceux dont les historiens devront dire qu'ils n'ont point entravé la guerre de classes et l'indignation générale provoquées dans les masses par la guerre, que, tout au contraire, bien qu'isolé dans le Parti et dans l'Internationale, il a combattu fièrement tous les courants hormis le courant révolutionnaire, le courant intransigeant poursuivant la lutte de classes.

Ces faits sont présents non seulement à votre mémoire, chers camarades, mais encore le prolétariat du pays tout entier les évoque, quoique l'attitude inflexible du Comité central ait eu pour conséquence qu'il fut peu à peu détruit par la violence. Il fallut le compléter d'abord, le réélire ensuite, afin de remplacer ses membres languissant dans les prisons et dans l'exil, ou envoyés au front et dans les bataillons de correction. C'est avec épouvante que la presse bourgeoise a constaté que le remplacement de membres bien connus par d'autres qui ne l'étaient pas, n'opéra nulle modification dans l'attitude du Parti. C'est avec orgueil que nous constatons que les principes pour lesquels, il y a à peine six ans, la minorité des « dogmatiques » luttait, sont demeurés la profession de foi du peuple italien conscient et que ni la dictature impérialiste, ni celle de la mort, ni la croisade de toute la presse bourgeoise et social-patriote contre l'internationalisme, ni la trahison de quelques éléments pitoyables et traîtres n'ont pu l'empêcher.

C'est avec une rare solidarité que les socialistes italiens et la plus grande partie des masses laborieuses d'Italie suivent de longue date la lutte et le martyre des révolutionnaires russes et du peuple russe. Ceux qui ont assisté à une des innombrables réunions organisées par les socialistes italiens pour manifester leur solidarité avec le prolétariat russe au moment de la plus sombre réaction, ne pourront jamais oublier ces réunions. L'on n'oubliera jamais non plus que, quand le gouvernement italien, effrayé des manifestations de sympathie croissante du prolétariat italien envers le prolétariat russe, eut l'idée de « restreindre quelque peu la liberté de parole », des milliers de prolétaires conquièrent aux orateurs socialistes la plus grande liberté et leur procurèrent la possibilité de révéler plus librement que dans aucun autre pays le despotisme russe et sa clique, ainsi que les intérêts communs de tous les gouvernements comme ceux du prolétariat de tous les pays. Le vif enthousiasme révolutionnaire qui s'était emparé des

masses et son caractère impétueux et constant contribuaient largement au développement d'étroites relations de sympathie entre le prolétariat italien et russe. Tous, notamment l'avant-garde de la révolution russe, se rappellent fort bien la grande agitation de protestation pleine de succès, organisée par le prolétariat italien et le Parti socialiste, lorsque les milieux dirigeants d'Italie voulaient inviter Nicolas II. Le bourreau du peuple russe ne devait pas fouler le sol italien... Le camarade Morgari mit à la disposition des nombreux abonnés de son périodique hebdomadaire et des prolétaires en général, des centaines de milliers de sifflets avec lesquels « l'hôte » devait être reçu. Les démocrates et les réformistes italiens mêmes étaient à ce moment contre cette visite. Toutefois, dès que les intérêts impérialistes rendirent opportune une alliance russo-italienne, les socialistes restèrent seuls dans leur opposition. Le camarade Morgari, incarnation du courage et du devoir, se rendit à Turin pour y attendre seul l'auguste visite. Grâce à vous, chers camarades, Nicolas II n'a pas eu l'honneur de voir les villes d'Italie : il devait se contenter d'un séjour de vingt-quatre heures dans une ville d'eau... Et lorsque l'orientation impérialiste devint de plus en plus impudente avec le déchainement de la guerre mondiale, et que les « démocrates » et les réformistes s'allièrent avec l'autocratie, les socialistes et les prolétaires d'Italie insistèrent plus énergiquement encore sur leur opposition contre la guerre et soulignèrent leur solidarité avec les classes exploitées et trompées de Russie et avec son avant-garde révolutionnaire internationaliste.

La dure époque d'épreuves qui avait commencé avec la guerre pour tous les socialistes restés fidèles aux intérêts prolétariens, forgea des liens plus étroits encore entre les peuples russe et italien. La révolution de février ne produisit, nulle part une tension aussi grande qu'en Italie : nos camarades savaient fort bien que les acquisitions de la révolution ne pourraient être conservées qu'en tant qu'elles seraient élargies et approfondies par la lutte de classes et que le prolétariat russe réussirait à conclure la paix. En dépit des persécutions et de la censure, la presse italienne socialiste déclarait nécessaire et désirable ce que précisément les Alliés craignaient le plus. Les noms du camarade Serrati et d'autres collaborateurs permanents de l'*Avanti* seront chers à tout jamais au prolétariat pour le courage et la perspicacité avec lesquels ils jugeaient alors déjà la situation russe. Le procès historique de Turin, qui anéantit la liberté de centaines de prolétaires, qui jeta en prison les camarades Serrati, Barberis et d'autres membres du Parti, était le résultat des efforts des socialistes italiens pour soutenir par l'action les révolutionnaires russes. C'est le même courage et la même compréhension politique qui animaient les socialistes italiens lorsque, malgré la campagne démagogique des Alliés, malgré les « intérêts sacrés » de la patrie, malgré les calomnies, ils défendaient la paix de Brest et estimaient déjà alors sa portée politique pour la

révolution mondiale. Seuls, ceux qui connaissent le dur calvaire que les socialistes italiens ont gravi de 1914 à 1919, peuvent comprendre cette situation. Ils ont atteint glorieusement leur but : aujourd'hui, l'aurore de la fête prolétarienne mondiale commence à illuminer la route qu'ils ont parcourue et qui conduit au but final du socialisme tant attendu. L'ennemi « puissant » est brisé. La révolution allemande, dont l'impossibilité était un des principaux arguments des ennemis des internationalistes italiens, confirme grandement les espérances les plus audacieuses des vrais révolutionnaires. Votre « délégué rouge » Morgari, dont on se moquait naguère encore à cause de sa lutte contre l'autocrate de Russie, arrive dans un pays qui est libéré de cet autocrate, ainsi que de l'exploitation économique et politique ; il arrive ardemment attendu par des millions d'exploités qui considèrent le Parti italien comme leur plus cher allié. Il apporte à ce peuple la garantie que vous vaincrez notre ennemi commun en employant, pour surmonter les obstacles qui entravent la route de la

délivrance des classes exploitées, tous les moyens appropriés.

L'Internationale communiste et le Parti communiste russe saluent avec une joie particulière et avec un profond orgueil votre adhésion ; elle resserre les liens que l'expérience des dernières années a forgés. Le blocus impérialiste, la censure, les entraves policières nous séparent, mais l'idée commune et les intérêts des masses laborieuses du monde entier, la puissante flamme de la révolution mondiale nous unissent indissolublement.

Le premier numéro de l'*Internationale Communiste*, paraissant à l'occasion de la fête impatiemment attendue et grosse de promesses du 1<sup>er</sup> mai, vous envoie, chers camarades, ses chaleureuses salutations fraternelles et vous dit, au nom des communistes de tous les pays, les paroles avec lesquelles des millions de prolétaires d'Italie ont coutume de saluer le 1<sup>er</sup> mai : « Buon Primo Maggio, Compagni ! »

Moscou, Bureau de l'Internationale Communiste.  
Angelica BALABANOV.

# Nouvelle offensive contre les Soviets

## Appel aux Ouvriers de tous les Pays !

La Conférence Internationale d'Amsterdam vous a déjà dit au mois de février : « Le Capital mondial prépare une nouvelle offensive contre la Russie des Soviets. Derrière les négociations de paix et la reprise des relations de commerce se cache la traîtreuse attaque ! »

Aujourd'hui, cette offensive a déjà commencé en Orient. Le Japon ayant concentré une grande armée, a ouvert la campagne. Son gouvernement fait savoir dans la presse internationale bourgeoise que sa force militaire est suffisante pour pouvoir anéantir l'armée rouge.

En même temps, la Pologne se prépare à mener une lutte terrible. Ses armées ont déjà effectué un mouvement en avant vers l'Est. Les conditions de paix offertes par son gouvernement, après avoir consulté l'Entente, sont absolument inacceptables. De nouveaux envois de matériaux de guerre, dirigés vers la Pologne par la France et l'Amérique, ont lieu continuellement.

Le ministre des Affaires Etrangères de Finlande tient des conciliabules à Londres : c'est la Finlande qui veut l'honneur d'attaquer Pétersbourg, pendant que les Polonais se mettent en marche vers Moscou et Pétlioura vers Kiew.

Le coup d'Etat en Allemagne doit être considéré comme faisant partie de l'offensive générale. Les rapports des diplomates anglais avec Kapp n'ont pas encore été tirés au clair. L'Entente n'insiste pas sur le désarmement de

la bande des junkers, mais elle aide à désarmer les ouvriers. Déjà, la bande des brigands militaires allemands prépare un nouveau coup d'Etat, tandis que l'Autriche et la Hongrie prennent leurs mesures pour une attaque contre la Russie, qui servirait de prélude à la restauration monarchique. Déjà, les agents de l'Entente ont promis à la Hongrie une récompense pour les services à rendre contre les Bolcheviks. Il faut volontairement fermer les yeux pour croire encore à la paix.

*Prolétaires, c'est du sort du monde, de la liberté, ou de l'esclavage qu'à présent il s'agit.*

La haute banque a subi un premier échec contre la Russie des Soviets ; cette nouvelle tentative surpassera les autres en force brutale et en cruauté.

Le point faible pour le capital, c'est l'état d'esprit révolutionnaire de nos camarades polonais. Se laisseront-ils mener à la mort par leurs exploités ? Certainement pas, si le prolétariat d'Allemagne leur donne un appui, leur offre la possibilité de couvrir toute l'Europe d'un réseau de Soviets, qui tenderont la main aux camarades de l'Est. C'est pourquoi la réaction allemande doit être consolidée, sous Ebert-Noske si c'est possible, sous Kapp-Ludendorff si cela paraît nécessaire ! C'est cette réaction qui devra maintenir la dictature militaire en Pologne et servir de réserve pour une seconde attaque si la première échouait par suite du courage indomptable de nos camarades russes.

C'est pourquoi la France fait occuper les villes allemandes par ses troupes noires. L'Allemagne sera employée, en cas de nécessité, à faire office de bourreau, mais la France ne lâche point sa proie et les ouvriers de la Ruhr sont un danger constant pour l'aventure polonaise.

En attendant, la comédie des négociations de paix se poursuit à Borisow, les meilleurs chefs russes du travail économique sont envoyés en Occident ; il est question de « commissions d'enquête », c'est-à-dire, pour les capitalistes, d'espionnage.

*Prolétaires ! tout ceci est tellement monstrueux que vous vous refusez à le croire. Mais l'offensive a déjà commencé.* Elle a commencé en Orient, où une forte armée japonaise attire vers elle les armées russes du front occidental. Bientôt, un grand vacarme s'élèvera dans toute la presse de la bourgeoisie : les Russes seront accusés d'attaquer la Pologne et la Finlande. Déjà, l'Angleterre a promis en ce cas aide et soutien à tous les États de frontière. N'avons-nous rien appris durant ces cinq années, croyons-nous toujours aveuglément aux mensonges monotones de nos ennemis ? Ne comprenez-vous pas encore, ouvriers, que la Russie des Soviets, la Russie des Ouvriers et des Paysans veut vivre en paix et fait tout on possible pour atteindre à cette paix ?

*Le prolétariat mondial doit répondre aujourd'hui en montrant sa volonté de s'opposer à ce crime.*

Le Bureau auxiliaire d'Amsterdam de l'Internationale communiste adresse un appel à tous les ouvriers, en premier lieu à ceux des transports, pour boycotter les navires et les marchandises pour le Japon, ou bien venant de là, aussi longtemps que son intervention en Sibérie continuera.

Qu'aucun ouvrier conscient ne touche en aucune façon à des marchandises destinées au Japon ou originaires de ce pays.

Ouvriers japonais ! c'est à vous que nous nous adressons en premier lieu. Mais aussi les ouvriers américains, anglais, hollandais, scandinaves, français, peuvent venir en aide à leurs frères russes.

Une telle action prouvera aux gouvernants que les ouvriers sont avertis et prêts à entrer en lutte. Mais ceci n'est pas assez.

Nous avons déjà appelé à une grève de protestation internationale contre l'intervention en Russie pour le 1<sup>er</sup> Mai.

Cette grève de protestation devra fatalement être suivie par des grèves de coercition, car le capital ne reculera que devant la force ; il s'agit aujourd'hui de son existence, mais aussi de celle de millions d'ouvriers.

Dans la haine contre la Russie des Soviets tous les gouvernements capitalistes se trouvent en accord fraternel. Mr. Lloyd George peut faire un geste de pacificateur, cela n'empêche pas l'Angleterre d'être à la tête de la réaction mondiale. Aussi, ce seront les ouvriers anglais qui auront la plus grande tâche dans cette lutte gigantesque. Il faut une résolution inébranlable de nous tous de faire notre devoir.

*Prolétaires, préparez-vous à répondre par la grève générale à l'attaque contre la Russie des Soviets.* Que l'offensive combinée polonaise-française-américaine-finlandaise-anglaise-hongroise-roumaine-japonaise soit le signal d'un mouvement général du prolétariat, un mouvement ayant comme but de sauver non seulement la Russie, mais le monde entier de l'enfer capitaliste, et d'inaugurer la société nouvelle, édifiée par le Travail pour le Travail.

*Pour le Bureau auxiliaire d'Amsterdam de l'Internationale communiste : D.-J. Wynkoop, Henriette Roland-Holst ; S.-J. Rutgers.*

## LA BULGARIE ET L'IMPERIALISME

Il est douteux qu'aucun pays ait eu à subir les conséquences de la grande guerre impérialiste mondiale dans d'aussi terribles proportions que la Bulgarie. On ne parle même plus de la Bulgarie, la Bulgarie est exclue du lexique des conquérants. Après le krach de l'impérialisme de la bourgeoisie bulgare et sa capitulation sans réserve devant les vaincus, la Bulgarie enclavée entre des voisins dont l'impérialisme chauvin triomphait, occupée par les alliés, séparée du reste du monde par une muraille de Chine, devint la proie muette et sans force des bandits conquérants. Mais il y a en Bulgarie des hommes vivants, il y a un prolétariat, il y a des paysans qui ont donné tout leur sang, affamés, torturés par la lutte à laquelle on les a forcés contre deux rapaces en lutte.

D'après les rares mais positifs renseignements qui nous parviennent, malgré le blocus allié et l'isole-

ment, l'on peut juger que là aussi le pouls de la vie bat encore et que les masses laborieuses luttent désespérément contre la mort.

La bourgeoisie bulgare en faillite ne cherche déjà plus de coupables. Elle ressasse au peuple qu'une catastrophe s'est produite et que tous sont coupables ; de la sorte la bourgeoisie capitule théoriquement même devant son peuple et place tout son espoir en la magnanimité des alliés et surtout de l'Amérique.

Dans le pays toute vie est suspendue, les entreprises, les fabriques, les usines chôment presque entièrement, les transports sont ruinés, à ce point que même sur les lignes de chemin de fer les plus importantes, les trains ne marchent que tous les trois jours. Absence totale de produits de première nécessité et de vivres. Avec la liquidation des organes de ravitaillement qui agissaient pendant la

guerre, la spéculation et le maraudage se donnent scandaleusement libre cours. Faim dans les villes, faim dans les campagnes. Foule de chômeurs non seulement dans les villes, mais encore dans les campagnes, à cause de la diminution du bétail et de l'insuffisance d'outils.

Tout cela ne concerne guère les « valeureux », les « magnanimes » alliés impérialistes, leurs héros et la Ligue des Nations ; leur tour viendra, ils présenteront leur note, pour le brigandage, les atrocités, les restrictions accomplies par les impérialistes bulgares en Serbie, en Roumanie, en Dobroudja, en Macédoine il faudra que paient les paysans et prolétaires bulgares.

Les vaincus se contenteront-ils d'ajouter à une dette nationale de près de dix milliards une contribution de guerre de représailles proportionnée, ou prendront-ils tout simplement en mains les terres fertiles arrosées de sang, s'empareront-ils des chemins de fer, des ports, des douanes, etc... C'est ce que l'avenir nous montrera bientôt. Mais le fait que les alliés ne plaisaient pas avec les Bulgares est prouvé par l'attitude cynique des impérialistes français envers les prisonniers de guerre bulgares. D'après les renseignements que nous avons, on les traite en France comme du bétail. On les oblige à accomplir les plus lourdes, les plus répugnantes besognes dans des conditions de servage invraisemblablement difficiles ; ils sont mal nourris, mal logés et subissent une surveillance impitoyable, des vexations, des violences. Des témoins racontent que les conditions d'existence de ces prisonniers esclaves dans la France civilisée sont inhumaines.

Mais à travers le cauchemar politique et économique quelques clairs rayons d'espoir tombent sur

notre petit pays. Le gouvernement de la coalition de la bourgeoisie et des traîtres au socialisme, soutenu dans les villes à l'aide des baïonnettes françaises, anglaises, italiennes n'est presque plus reconnu dans les campagnes. Les paysans vivent avec leur propre autorité ou souvent sans autorité. Dans l'armée réduite à son minimum, environ quatre divisions, la discipline, la soumission, la confiance envers les autorités font totalement défaut. Parmi les ouvriers des grèves, des manifestations ont lieu, en dépit des baïonnettes françaises prêtes à soutenir la bourgeoisie bulgare, elle l'a fait déjà plus d'une fois. La seule opposition dans le pays est composée par les socialistes qui n'ont pas trahi le prolétariat (Tessniaki) autour desquels se groupent les prolétaires et les paysans et se centralisent les forces révolutionnaires. Le moment historique que nous vivons en Bulgarie n'est possible que grâce à des conditions objectives extérieures au pays, mais à l'intérieur la tension est trop grande et terrible et n'exclut pas la possibilité de l'explosion révolutionnaire. Toute chose a sa fin. Le prolétariat, les paysans, ne supporteront pas les représailles des baïonnettes de l'impérialisme allié, de la bourgeoisie bulgare en faillite et des social-traîtres. Il y a trop de matière inflammable en Bulgarie déjà tombée lors de la première explosion révolutionnaire étouffée par les baïonnettes, par l'artillerie allemande pour que l'incendie ne s'allume pas. Les socialistes par leur politique ne font que verser de l'huile sur le feu. L'espoir des masses, des naifs travailleurs que les alliés débarrasseront la Bulgarie du joug allemand ne s'est pas justifié et les yeux de tous se sont enfin ouverts sur cette vérité que tous les impérialistes sont également inhumains et cruels.

St DJOROV.

## Correspondance Internationale

### ESPAGNE

*Nous avons publié dans le Bulletin les déclarations d'un des fondateurs du Parti communiste espagnol, précisant les raisons qui ont motivé la création du nouveau Parti. Voici des renseignements nouveaux, donnés antérieurement au Bureau auxiliaire d'Amsterdam de l'Internationale Communiste :*

On remarque une profonde inquiétude idéologique dans le Parti Socialiste espagnol.

Les graves questions de la révolution russe, de la 3<sup>e</sup> Internationale et de la lutte révolutionnaire, toujours plus nécessaires à l'époque actuelle, ont fini par agiter aussi le Parti espagnol, qui jusqu'ici s'était borné à une action démocratique, très utile avant la guerre européenne, mais qui ne peut servir aujourd'hui, ni satisfaire les désirs révolutionnaires de la classe ouvrière, laquelle ne peut détourner sa vue du grandiose exemple de la Russie.

Les leaders du Parti espagnol n'ont jamais eu beaucoup d'intérêt pour les questions de lutte inter-

nationale des classes ouvrières. Leur procédure favorite a toujours été la politique démocratique nationale. Il est triste de le reconnaître ; même pendant la guerre il n'éclata pas, dans le sein du Parti, une forte opinion de socialisme révolutionnaire capable de s'opposer aux vieux leaders et de leur enlever la direction du Parti.

Mais la révolution russe et très particulièrement la 3<sup>e</sup> Internationale ont été cause que le Parti ne peut plus conserver son ancienne unité. Le dernier congrès, tenu en décembre 1919, allait se déclarer résolument pour l'adhésion à l'Internationale Communiste ; mais une intrigue de la Commission exécutive obtint l'ajournement de cette décision jusqu'à la réunion du Congrès de la Deuxième Internationale à Genève pour en attendre les résultats. De tous les membres de la Commission exécutive, seul Anguiniano, secrétaire du Parti, se prononça pour une adhésion immédiate à l'Internationale de Moscou.

Cette décision du Congrès de décembre produisit un grand mécontentement dans les masses ouvrières, mais spécialement les jeunes socialistes ne cachèrent pas leur divergence profonde et leur opposi-

tior au Parti sur cette question. Nous devons aussi dire que la tactique d'opportunisme et de démocratie bourgeoise développée par les vieux leaders n'obtint jamais l'approbation des Jeunesses.

Quelques jours après le Congrès du Parti, les Jeunesses ont tenu le leur à la Maison du Peuple de Madrid, du 14 au 18 décembre ; on y constata tout de suite que les Jeunesses n'étaient pas disposées à suivre les leaders contre-révolutionnaires du Parti, Besteiro, Largo Caballero, Fabra Ribas, etc...

La décision d'adhérer immédiatement et sans conditions ni réserves à la 3<sup>e</sup> Internationale fut prise à l'unanimité par les jeunes socialistes. On décida aussi de s'affilier à l'Internationale Communiste des Jeunesses. Dans ce Congrès, luttèrent avec énergie pour séparer les Jeunesses de la discipline du Parti les jeunes madrilènes Ugarte, qui représentait les étudiants socialistes, et Merino Gracia, qui représentait avec d'autres camarades la section madrilène. Cette séparation est déjà faite et c'est pour cela qu'on a modifié l'article premier des statuts.

A l'élection du nouveau Comité national furent élus : Ugarte, Merino Gracia, Sui Portela, Illescas, Pico, Rico Escoban, etc., c'est-à-dire les délégués de la Jeunesse madrilène, qui avaient défendu les plus extrêmes mesures révolutionnaires et qui sont tous des admirateurs dévoués de la Révolution et du Parti Communiste russes, de leur procédés et de leur tactique.

Mais le Parti espagnol ne change pas sa vieille idéologie et son opportunisme possibiliste, voilà pourquoi on peut craindre que la scission qu'on attend depuis longtemps n'éclatera pas dans le sein du Parti, mais il est fort probable que la Fédération des Jeunesses, qui groupe 150 sections avec 8.000 membres, se change en Parti Communiste. Le journal *Renovacion*, organe des Jeunes, s'exprime chaque fois avec plus de violence et d'énergie contre les leaders du Parti que jusqu'ici on avait respectés et suivis sans discussion.

Nous assistons à une phase de la plus haute importance dans le mouvement socialiste et ouvrier espagnol. On ne peut pas nier que les masses admirent et désirent suivre l'exemple de la Russie Communiste. Les vieux dirigeants n'osent pas s'opposer franchement à cet élan vers la 3<sup>e</sup> Internationale, mais ils tâchent de retarder avec des intrigues et des habiletés, en ajournant une décision sérieuse qui pourrait être l'adhésion enthousiaste à la nouvelle Internationale, ce qui va contre leurs sentiments et leurs vœux.

Si les Jeunesses quittent définitivement leur espoir d'imprimer au Parti une vraie orientation révolutionnaire, nous ne tarderons pas beaucoup à voir cette transformation de Jeunesses en Parti Communiste, et nous croyons que la décomposition des forces socialistes serait inévitable. Les uns iraient augmenter le nouveau Parti, les autres accentueraient plus encore leur opportunisme.

Il y a un détail qui nous montre jusqu'à quel point est latente la division. Le secrétaire du Parti, Anguiano, a déclaré ses sympathies pour un Parti Communiste et on peut croire qu'il n'attend que les résultats pour l'Espagne de la Conférence de Rotterdam, où il représente l'Espagne avec Besteiro, pour adopter une attitude résolue et définitive. Comme on

le voit déjà, on a fait le voyage pour s'informer des questions plus intéressantes pour le Socialisme, et pour faire en Espagne un referendum pour décider ou non l'adhésion à la 3<sup>e</sup> Internationale.

Néanmoins les Jeunesses sont décidées à agir elles-mêmes sans attendre les résultats de Rotterdam ni ceux du referendum. Elles sont convaincues que le Parti Espagnol avec ses vieux leaders ne sera jamais un Parti de la 3<sup>e</sup> Internationale, quoiqu'il se déclarât dans ce sens. On tromperait la classe ouvrière à ne pas l'avertir de ce danger. Donc les Jeunes doivent lutter énergiquement avec les socialistes de droite.

Il ne faudra pas attendre longtemps pour voir en Espagne un jeune et vigoureux Parti Communiste, frère du russe et de l'allemand, dévoué au service de la révolution communiste et de la dictature ouvrière et qui sûrement suivrait sans hésitations la tactique, les procédés et même les suggestions de Moscou.

*Madrid, le 16 mars 1920.*

**Eulencio IZQUIERDO.**

## Bulletin Communiste

Organe du Comité de la 3<sup>e</sup> Internationale

**PARAIT TOUS LES JEUDIS**

Le Numéro : 50 centimes

**ABONNEMENTS :**

### FRANCE

50 numéros.....	25 francs
20 numéros.....	10 francs
10 numéros.....	5 francs

### ETRANGER

50 numéros.....	30 francs
20 numéros.....	12 francs
10 numéros.....	6 francs

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à

**René REYNAUD**

**123, rue Montmartre - PARIS**

Le Gérant : R. APERCE.



Travail exécuté  
par des ouvriers payés  
au tarif syndical

IMPRIMERIE FRANÇAISE (Maison J. Dangon)  
Georges DANGON, imprimeur  
123, rue Montmartre, Paris (2<sup>e</sup>)